

— Elle est grosse, cette fortune ?

— Enorme : on peut l'évaluer au bas mot à douze ou quinze millions.

— Oh ! fit Léonie, qui éprouva une sensation singulière et eut comme un instant de vertige.

— Mais, reprit Brévanne, procédons par ordre ; c'est dans mes habitudes, et on en a assez de mauvaises pour ne pas perdre les bonnes. Apprenez donc d'abord, chère madame, que la famille de Mimosa est une des plus anciennes d'Espagne. On trouve plusieurs Mimosa dans l'histoire des luttes que les chrétiens soutinrent au moyen âge contre les Maures.

Dans les temps modernes, l'illustration de cette maison s'est maintenue ; elle a fourni des hommes d'Etat distingués et de vaillants capitaines.

Le dernier représentant de la race a hérité de la fortune, des titres et privilèges de ses ancêtres : du château de Valpenas, dans les Pyrénées basques, où il est né, d'une autre près d'Avila, d'un troisième domaine sur les bords du Tage, d'un magnifique palais à Madrid dans le voisinage de la Puerta del Sol.

Mme Prudence écoutait très pâle et toute frémissante.

— Le jeune marquis de Mimosa se maria, continua Brévanne, mais deux ans après il perdit sa femme qu'il adorait et qui lui avait donné un enfant, une petite fille, sans doute cette jeune fille dont vous m'avez parlé. Mais voici certains détails que vous ignorez probablement : Une nouvelle insurrection carliste éclata ; le marquis embrassa la cause du prétendant et prit les armes avec ses compatriotes de la Biscaye et de la Navarre. La lutte fut terrible, sanglante et, finalement, les partisans de don Carlos succombèrent encore une fois. Le marquis, couvert de blessures, n'échappa à la mort que pour tomber entre les mains des soldats de la reine.

Mais avant cela, ne comprenant que trop l'issue du dernier combat meurtrier qui allait se livrer sous les murs même de Valpenas, le marquis confia sa fille, alors âgée de deux ans, à un de ses dévoués serviteurs avec ordre de la porter en France ; où et à qui ? Voilà ce que personne en Espagne ne peut dire.

Et cela s'explique par ce fait que le serviteur du marquis n'a pas reparu. On suppose qu'il a été assassiné.

En Espagne, à cette époque, la justice sommaire des tribunaux militaires était impitoyable pour les vaincus ; on s'attendait à la condamnation à mort du marquis de Mimosa. Mais, grâce à un de ses amis, le comte de Corello, qui, sans être ministre, occupait un poste important auprès de la reine, il fut seulement condamné à une détention perpétuelle et transporté aux Philippines.

— Et ses châteaux, ses domaines, son palais, que deviendront-ils ? demanda Mme Prudence, qui, maintenant, s'intéressait au récit du sieur Brévanne.

— Nous y arrivons, chère madame. Le marquis étant considéré comme mort civilement, la confiscation de ses biens, meubles et immeubles, comme nous disons en France, en eut la conséquence naturelle.

Ils furent réclamés par don Antonio de Villina, qui était, paraît-il, l'unique parent du marquis. Il prétendait y avoir droit, d'abord comme cousin du condamné, et ensuite parce que, capitaine dans l'armée libérale, il avait rendu de nombreux services à la reine et à l'Espagne.

Il avait des amis puissants qu'il faisait agir, et il aurait certainement obtenu gain de cause, s'il n'eût rencontré l'opposition tenace et énergique du comte de Corello.

Les passions politiques étaient trop ardentes pour que le comte pût songer à obtenir une remise de peine en faveur du marquis ; mais il y avait la petite fille. Elle avait disparu, mais on ne pouvait pas affirmer qu'elle eût cessé de vivre. Ce fut au nom de l'enfant de son ami qu'il parla haut et ferme.

Est-ce qu'il était possible, est-ce qu'il était juste de faire porter à cette enfant la peine de la révolte de son père ?

De leur côté, les amis de don Antonio prétendaient que la petite fille était morte. Il y avait lieu d'admettre cela, puisque, malgré toutes les recherches qui avaient été faites, on n'avait pu savoir ce que l'enfant était devenue.

Le comte de Corello répondait que ce n'était là que des présomptions et qu'on ne pouvait pas dire que la petite fut morte sans fournir la preuve qu'elle l'était réellement.

Il en appela au caractère chevaleresque bien connu des Castillans. Il fit voir dans quelle situation on se trouverait vis-à-vis de la fille du marquis de Mimosa le jour où elle viendrait, réclamant l'héritage paternel, protester contre la spoliation dont on l'aurait rendue victime.

Bref, Mme Prudence, le vaillant défenseur de l'orpheline l'emporta une seconde fois sur les ennemis acharnés du marquis. Les biens de la maison de Mimosa furent mis sous séquestre et eurent un administrateur nommé par la reine, dont le mandat devait expirer à la majorité de l'héritière.

— Ah ! fit Mme Prudence d'une voix étranglée.

Ainsi l'immense fortune du marquis de Mimosa attendait l'héritière, et ce misérable Forestier avait brûlé les papiers sans lesquels la jeune fille ne pouvait faire valoir ses droits ! N'était-ce pas à se ronger jusqu'au cœur ?

— Je vous dirai encore, si cela peut vous être utile, continua le directeur de l'agence, que don Antonio de Villina, ruiné depuis longtemps, n'ayant plus à compter sur ses espérances cupides et condamné à vivre d'expédients, conçut contre le comte de Corello une haine poussée jusqu'à la rage.

Il fit jouer toutes les intrigues, recourut à toutes les calomnies, employa tous les moyens pour perdre le comte, mais sans parvenir à ébranler son crédit.

Sans cesse, dans un de ces journaux vipers qui ne vivent que de mensonges et de scandales, le comte était attaqué de toutes les manières, insulté, raillé dans la boue.

Il fallait mettre un terme à cela. Publiquement, le comte de Corello souffleta don Antonio.

Cette correction méritée fut suivie d'un duel fameux, qui eut à l'époque un grand retentissement de l'autre côté des Pyrénées.

Ce duel, don Antonio l'avait cherché, voulu, espérant qu'il tuerait son adversaire et se vengerait ainsi de ses précédents échecs. Seulement, il ne savait pas que le comte était de première force à l'épée.

Brévanne prit un feuillet de papier dans un dossier portant le numéro 22 et qui était sur son bureau ; au dessus du chiffre, le mot Espagne avait été écrit à la main en grosse bâtarde.

— Tenez, madame Prudence, dit-il en tendant le papier à sa cliente, lisez cela ; c'est la traduction du compte rendu de la rencontre qui fut publié par *la Epoca*, un des journaux les plus considérés de l'Espagne ; vous aurez ainsi la preuve que nous apportons tous nos soins aux affaires qui nous sont confiées et que, dans l'intérêt de nos clients, nous poussons nos investigations aussi loin que possible.

Voici ce que lut la marchande à la toilette :

« Hier a eu lieu le duel entre le comte de Corello, membre du Conseil privé de la Reine, et don Antonio de Villina, qui ne cesse pas d'attirer l'attention sur lui.

« L'arme choisie était l'épée du combat. Il avait été convenu que la lutte prendrait fin seulement quand l'un des deux adversaires ne pourrait plus la continuer.

« L'un et l'autre sont également habiles dans le maniement des armes ; les chances semblaient se balancer. Cependant, après quelques minutes pendant lesquelles ils déployèrent le même acharnement, le comte fit sauter l'épée de don Antonio et fut maître de sa vie. Mais il ne pouvait pas frapper son ennemi désarmé ; il lui donna le temps de ramasser son épée et de se remettre en garde.

« Loin de reconnaître la générosité de son adversaire, don Antonio n'en fut que plus furieux. Contrairement à toutes les règles du duel, il saisit de la main gauche l'épée du comte et chercha à lui percer la poitrine de la main droite. Cette perfidie ne lui réussit pas ; d'un brusque mouvement en arrière le comte se dégagea, puis toujours maître de lui, chargea son adversaire qui rompit, rompit encore et, ayant glissé sur l'herbe, tomba.

« Le comte de Corello jeta un regard de dédain et de mépris sur don Antonio, qui se relevait, et se tournant vers les témoins :

« — Messieurs, dit-il, le combat est terminé ; je ne peux plus croiser l'épée avec un lâche.

« Et, tranquillement, il s'éloigna suivi de ses témoins. »

Mme Prudence rendit la feuille de papier à Brévanne, disant :

— En effet, monsieur on voit que vous ne négligez rien pour que vos clients soient bien renseignés.

— Et c'est pourquoi, chère madame, l'agence Brévanne est non seulement la première de Paris, mais du monde entier.

Après un silence, le directeur reprit :

— L'Espagne, comme vous le savez, traversa une série de révolutions. A un gouvernement sans vitalité succéda un gouvernement éphémère. Le comte de Corello avait dû prendre le chemin de l'exil et resta longtemps éloigné de son pays.

Quant à don Antonio de Villina, poursuivi par le mépris public, il quitta aussi l'Espagne et il n'a pas été possible à mon agent de découvrir ce qu'il était devenu.

Depuis quelques instants, Mme Prudence ne cessait pas de s'agiter sur son siège.

— Mais le marquis, M. Brévanne ? fit-elle.

— Attendez, belle dame, encore un peu de patience. Il y a deux ans, rappelé par la reine-régente le comte de Corello revint en Espagne et entra en faveur.

— Il le méritait bien.

— Oui, certes. Il n'avait pas oublié son malheureux ami.

— Il vit encore, n'est-ce pas ? interrogea-t-elle d'une voix vibrante d'émotion.

— Mais attendez donc !

— Dites, monsieur, dites ; c'est que je suis dans une anxiété...

— Rentré en faveur, comme je viens de vous le dire, la première chose que fit le comte de Corello fut de demander à la Régente la grâce du marquis de Mimosa.

— Ah ! le brave homme ! s'exclama Mme Prudence. Eh bien, monsieur Brévanne ?

— La grâce fut accordée.

— Alors ?

— Alors, chère madame, les portes de sa patrie lui étant rouvertes, le marquis de Mimosa est revenu en Espagne et est entré en possession de tous ses biens.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle en se dressant, comme mue par un ressort.

Ah ! elle n'avait plus le front assombri et sur le visage l'empreinte de la tristesse, comme quand elle était entrée dans le cabinet du directeur de l'agence. Elle était à présent toute rayonnante.

— Ah ! ah ! fit Raymond Brévanne en se frottant les mains, ce qui était chez lui le signe du contentement, je savais bien qu'après vous avoir donné les renseignements que je m'étais engagé à vous fournir, je vous causerais une agréable, une très agréable surprise. Voilà, j'ai procédé comme les artificiers un jour de fête : j'ai réservé pour la fin le bouquet.

Encore toute frémissante, Mme Prudence se replça dans son fauteuil. Déjà dans sa tête il y avait un fourmillement de nouvelles pensées.